



**HAL**  
open science

## Conference autour des Pages choisies d'Andre Gide ou la fabrique du lecteur

Hadrien Courtemanche

► **To cite this version:**

Hadrien Courtemanche. Conference autour des Pages choisies d'Andre Gide ou la fabrique du lecteur. Conférence de rentrée de l'Association orléanaise Guillaume Budé, Association orléanaise Guillaume Budé, Sep 2017, Orléans (Auditorium du Musée des Beaux Arts), France. hal-04668876

**HAL Id: hal-04668876**

**<https://hal.science/hal-04668876v1>**

Submitted on 7 Aug 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

*Jeudi 28 septembre 2017 :*

*Conférence donnée pour  
l'association  
Guillaume Budé d'Orléans*

*« Les Pages choisies d'André Gide ou la fabrique du lecteur »*



*« Les extrêmes me touchent »*

*André Gide, Morceaux choisis, 1921.*

## Introduction :

La carrière d'André Gide débute, en 1891, sous les couleurs de la gratuité et de l'esthétique symboliste, pour s'achever en 1951, alors que le temps de la « *littérature engagée* » a rendu tout autre le sens de la création littéraire. Entre ces deux termes, André Gide a longuement marqué sa place qui fût des plus grandes.

Sans cesse appliqué à l'examen de soi, il a, dans la tradition de Montaigne, de Rousseau et de Stendhal, poussé jusqu'à la limite du « *dicible* » l'aveu d'un être lucide. Animé par un irrésistible désir de vérité et par le besoin de tout comprendre, il n'eut de cesse d'explorer les contradictions de l'âme humaine.

Par ailleurs, sa pratique constante des grandes œuvres l'a amené à énoncer d'innombrables jugements critiques dont il semble désormais difficile de se passer ; par son intérêt pour les littératures étrangères - on ne peut aborder Fiodor Dostoïevski ou Oscar Wilde sans son éclairage - il a contribué à répandre la lecture d'auteurs certes connus avant lui mais dont ses commentaires originaux et, parfois, ses ferventes traductions ont ravivé l'intérêt ; par ses nombreuses expérimentations, il a renouvelé la conception de nombreux genres et formes littéraires - que l'on pense, par exemple, à l'usage du procédé de « *mise en abyme* » dans *Paludes* (1895) ou les *Faux-Monnayeurs* (1925) ; enfin par le contrôle actif qu'il exerça sur « *l'esprit N.R.F.* », il fut, pour toute une génération, l'animateur secret des Lettres françaises. Ainsi, le romancier français André Rouveyre<sup>2</sup> pouvait-il qualifier André Gide, dès 1924, de « *contemporain capital*<sup>3</sup> ».

De son vivant, au lendemain de la Première Guerre mondiale, à peine remis d'une violente crise conjugale qui voit son épouse Madeleine brûler l'ensemble de leur correspondance de jeunesse<sup>4</sup>, et au moment où son influence sur les milieux littéraires et artistiques est à son apogée, mais suscite également de vives polémiques, André Gide publie, en 1921, à l'attention du public adolescent, des *Pages choisies* de son

1 *La Nouvelle Revue Française* (souvent abrégée du sigle *N.R.F.*) est une revue littéraire et de critique française, à l'origine mensuelle et aujourd'hui bimestrielle, fondée en novembre 1908, à l'initiative de Charles-Louis Philippe, avec une poignée de jeunes gens passionnés parmi lesquels Jean Schlumberger, Marcel Drouin, Jacques Copeau, André Ruyters, Henri Ghéon et André Gide.

2 André Rouveyre, né le 29 mars 1879 et mort le 18 décembre 1962 est un écrivain, journaliste, dessinateur de presse et caricaturiste français.

3 André Rouveyre, « Le contemporain capital : André Gide », *Les Nouvelles Littéraires*, 25 octobre 1924.

4 Le 18 juin 1918, André Gide part avec Marc Allégret pour un séjour de quatre mois en Angleterre ; le 21 novembre, à Cuverville, il apprend de son épouse Madeleine que, sitôt après son départ pour l'Angleterre, elle a détruit toutes les lettres qu'il lui avait écrites depuis leur jeunesse .

œuvre chez Georges Crès, dans la collection « Bibliothèque de l'adolescence - Les auteurs vivants lus par les jeunes ». À noter que cette publication se fait conjointement à celle de ses *Morceaux choisis*, version plus conséquente et à destination d'un public d'âge mûr, chez Gallimard. Une double publication, en réalité plus élaborée encore, absolument unique dans le paysage littéraire français et dont nous reparlerons au sein de la présente étude.

Les *Pages choisies*, recueil d'analectes, c'est-à-dire de fragments, né d'une sélection personnelle de l'auteur au sein de sa production antérieure et issu de textes composés et publiés en volume ou dans la presse littéraire entre 1893 et 1914, offrent un poste d'observation singulier pour une vue panoramique de l'œuvre gidienne, et constituent un lieu privilégié de dissémination de la lecture. Elles apparaissent surtout comme la quintessence de l'œuvre et de la doctrine réunies en un volume, et accessible, pour un prix modique, à tout esprit non prévenu. Nous l'aurons d'ores et déjà compris, l'existence même de ce livre consacrait la prééminence intellectuelle de Gide : tout jeune esprit cultivé se devait de l'acquérir et nulle personne curieuse du débat intellectuel de l'époque ne pouvait l'ignorer.

En effet, de *Si le grain ne meurt* aux *Nourritures terrestres*, en passant par *Les Caves du Vatican* ou des extraits de son célèbre *Journal*, ce « florilège autographe » propose aux lecteurs de (re)découvrir ce qu'il convient de nommer une « œuvre-vie<sup>5</sup>. » et signale un double mouvement opéré par leur auteur, celui d'un bilan sur soi et d'ouverture définitive au monde. Gide s'y raconte dans un parcours en forme de confessions successives de divers états d'âme, s'y lit comme un intransigeant commentateur de son œuvre dont il tente d'élaborer l'unité provisoire, et s'y observe modelant la figure idéalisée de ses lecteurs.

Élaborée par l'auteur lui-même, cette anthologie résulte d'un effort concerté pour donner unité au disparate et présenter aux lecteurs des textes dans un contexte nouveau et un espace renouvelé. Se faisant, André Gide n'agit pas simplement en compilateur, mais bien en écrivain conscient de créer un ouvrage unique.

À partir de l'enquête génétique et de l'étude des spécificités stylistiques de cette auto-anthologie en prose, il s'agit de s'interroger sur le statut singulier de ce livre entièrement délaissé par la critique, sur les objectifs de l'écrivain, sur les effets produits par le choix et l'agencement des textes, sur la définition traditionnelle de l'œuvre

5 Éric Marty, « André Gide (1869-1951) », article de l'*Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 28 septembre 2017. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/andre-gide/>

littéraire que son existence vient remettre en question, et sur l'image qu'André Gide offre alors à ses contemporains. Ainsi, nous tenterons de comprendre les principes de création de ce livre singulier et de prouver qu'il s'agit de l'œuvre la plus aboutie de la création gidienne.

\*\*\*\*\*

## I. De la fragmentation comme forme de l'unité :

### 1. Plus qu'un volume, un livre :

Dans ce volume de *Pages choisies* ont été rassemblées les pages les plus significatives de l'œuvre et du talent d'André Gide. Douze extraits, comme autant de chapitres d'un récit et d'étapes d'une vie, qui se proposent d'offrir un aperçu le plus complet possible de sa production, de retracer l'histoire de sa pensée, l'évolution de ses idées, les différents aspects de son activité intellectuelle et artistique. C'est un ouvrage tumultueux, effervescent, plus rapide et plus profond que tous les autres. Mais plus qu'un simple volume qui présenterait des « morceaux » de l'œuvre de Gide, il s'agit bien ici d'un livre, dont l'acte de naissance est à proprement parler littéraire.

On ignore les circonstances qui ont pu présider à la publication des *Pages choisies* d'André Gide, et les fonds d'archives, pas plus que ses textes personnels, relatifs à la vie et à l'œuvre de l'auteur n'apportent aucune lumière sur le motif de cette publication.

C'est un ouvrage proche dans sa forme et sa fonction du recueil poétique. En effet, il conjure la hantise de la dissémination arbitraire par le rassemblement des textes - textes qui acquièrent une nouvelle physionomie et ébauchent une relation unique avec les autres pièces avec lesquelles il sont ainsi amenés à dialoguer. De fait, dans le cadre de la pratique auto-anthologique, le prosateur est amené à penser en poète pour composer son livre.

L'ouvrage prend la forme d'un bilan personnel et littéraire, non pas pour constituer un « *jardin de plaisance* », ou un recueil réunissant des textes de jeunesse sur lesquels l'écrivain porterait un regard attendri et mélancolique, mais pour

s'interroger avec lucidité sur le chemin accompli et porter un regard critique sur les voies de la création explorées jusque là.

En s'écartant provisoirement de la trajectoire accumulative qui consiste à bâtir l'unité de l'œuvre par la succession des publications, André Gide déplace son art dans un chemin de traverse, le scrute, en retire les éléments les plus significatifs, les plus beaux de son point de vue, ou les plus à même de parler à la jeunesse, pour les présenter au public sous un nouveau jour, sous un éclairage restreint et signifiant. Jean Schlumberger résume ainsi le projet de l'auteur : « *C'est en effet un portrait véritable que présente ce volume [...], non pas recueil des plus belles pages, mais des pages les plus significatives, de celles qui marquent le mieux la direction d'une œuvre et sa couleur*<sup>6</sup>. »

Le titre de l'ouvrage, de nature « *rhématique*<sup>7</sup> », paraît suggérer la modestie de l'ambition de son auteur qui semble simplement avoir opéré une sélection d'éléments de sa production antérieure. Cependant, l'observation de la composition interne du volume, allant du choix de la couverture à l'ordre de classement des compositions, signale une précision qui relève de la génétique. En somme, ce livre n'est pas un ouvrage au rabais ou un florilège élaboré par l'éditeur pour satisfaire la curiosité du public mais bien un livre-bilan, situé dans une dialectique complexe de l'ancien et du nouveau, une halte effectuée par l'auteur avant de triompher.

De fait, cette sélection inédite est loin de se réduire à un florilège sommaire. L'ouvrage révèle une élaboration des plus soignées. À ce titre la table des matières est des plus éloquentes. On retrouve tous les thèmes structurants de l'œuvre de Gide, on y observe une mise en valeur de l'image de l'écrivain et de son rôle et on découvre des textes provenant de livres devenus rares, de pages inédites ou de textes initialement parus en revue. On remarque en particulier que les textes ne sont pas positionnés selon l'ordre chronologique mais selon l'ordre de la signification. Ainsi, c'est bien le récit d'une œuvre autant que l'histoire d'une vie qui nous sont donnés à lire.

Il ressort de la lecture du recueil une nouvelle physionomie, assurée par la réunion de textes auparavant étrangers l'un à l'autre - matériellement, non dans l'esprit de leur auteur - et l'observation d'une architecture qui fait alterner des formes et genres variés. Mais surtout, on observe une métamorphose de certaines pages qui passent du statut de simple texte à celui de parties structurantes d'un ouvrage.

6 Jean Schlumberger, « André Gide et ses *Morceaux choisis* », *Nouvelle Revue Française*, 1<sup>er</sup> janvier 1922.

7 Il s'agit d'un titre qui évoque la forme même du livre.

La forme « *chrestomathique* » met également l'accent sur un aspect essentiel de l'entreprise gidienne, celle de hiérarchisation de la production. En effet, « *anthologiser* » une œuvre, c'est opérer des choix, sélectionner des titres, en exclure d'autres. Se pose ainsi la question de la « *littéarité* » de l'ouvrage et des frontières de l'œuvre littéraire. Ici, Gide fait notamment le choix de privilégier la forme du récit, fictionnel ou autobiographique. La sélection qu'il opère, loin de jeter l'opprobre sur le reste de sa création, lui permet simplement d'asseoir la dimension littéraire et proprement esthétique de son œuvre.

Le « *paratexte* » de l'ouvrage - couverture, bibliographie, préface, note de l'éditeur - joue également un rôle essentiel dans la valorisation de son caractère éminemment littéraire et des caractéristiques de cette forme littéraire nouvelle dont s'empare l'auteur. En premier lieu, la couverture, qui, loin de constituer un simple relief décoratif et attrayant, est particulièrement signifiante. Le nom de l'auteur apparaît en épais caractères rouges et se trouve au cœur de l'espace livre et du regard du lecteur. Encadrant l'auteur aux deux extrémités, se trouve le titre de la collection : « Bibliothèque de l'adolescence - Les auteurs vivants lus par les jeunes ». En effet, nous avons ici affaire à un éditeur, Georges Crès, qui fait de la question anthologique une véritable politique éditoriale en ayant à cœur de proposer aux lecteurs un panorama le plus exigeant possible de la littérature contemporaine.

Ensuite, la préface d'un certain D.C. occupe une place fondamentale en ce qu'elle permet de mettre l'accent sur l'unité formelle et thématique de l'ouvrage et d'asseoir la légitimité de cette communauté textuelle singulière née dans une nouvelle structure « *exogène* » constituée par l'auto-anthologie. Le préfacier met en garde le lecteur sur l'œuvre exigeante d'André Gide et justifie du même coup l'entreprise du florilège : « *André Gide n'est pas un auteur facilement accessible*<sup>8</sup>. » Il insiste sur l'attachement de ce dernier à la question psychologique, sur le raffinement et la valeur réflexive de son œuvre, sur son enfance et le rôle du protestantisme familial dans ses choix d'écriture, sur sa volonté de liberté spirituelle ainsi que sur la stature de ce dernier dans le flot tourmenté du premier XX<sup>ème</sup> siècle. Le préfacier montre que les livres de Gide sont autant d'étapes dans sa construction personnelle et littéraire, de reflets de sa pensée, de « *Cas de conscience d'âmes scrupuleuses, accomplissement*

8 D.C., préface aux *Pages choisies* d'André Gide, Georges Crès, « Bibliothèque de l'adolescence », Paris, 1921, page 1.

*d'un devoir jusqu'au sacrifice, anxieuses recherches d'une morale, aveuglément créé par une vie trop exclusivement intérieure, telles sont les principales étapes<sup>9</sup>. »*

Enfin, la note de l'éditeur, qui clôt la préface et constitue un seuil intermédiaire entre le « *paratexte anthologique* » et le « *florilège autographe* », doit également être analysée. Elle indique la publication parallèle d'une autre édition de « *morceaux choisis* » publiée chez Gallimard. Elle insiste de fait sur le besoin de Gide d'occuper la scène littéraire en cette année 1921 – date la plus essentielle de sa carrière, celle de son triomphe sans partage et de sa domination totale sur l'esprit des « *Lettres françaises* ». Enfin, on y apprend que les choix de textes ont bien été opérés par André Gide lui-même. Ainsi avons-nous affaire à un objet littéraire unique dans ce domaine, seule anthologie à destination de la jeunesse constituée par un auteur de son vivant, véritable « *hapax* », où Gide apparaît à la fois comme l'homme du bilan mais aussi de l'innovation et de l'originalité.

Les *Pages choisies* mettent ainsi en avant une compulsion joyeuse de leur auteur à brouiller les cartes, une volonté d'explorer les âmes, les esprits et les cœurs, sans jugement, ni parti pris mais animé du seul désir d'observer, de comprendre, d'ouvrir des portes, de franchir des seuils, mais aussi et surtout une certitude : celle que le destin de l'artiste et celui de l'œuvre, toujours indissociablement liés, ne s'exaucent que dans le parcours total de tous les possibles. Il s'y montre explorateur obstiné de la subjectivité, conçue comme « *l'espace du multiple, du dialogique, de l'ambivalence, et [fait] de cette exploration un destin, une œuvre, ou, pour mieux le dire : une œuvre-vie<sup>10</sup>. »*

## 2. Un choix de textes représentatif de trente années de création :

Les premiers textes des *Pages choisies* apparaissent comme des formes de confessions de divers états d'âme, portés par la forme autobiographique, puis Gide nous donne à lire des récits plus réflexifs, toujours marqués par ses expériences personnelles, avant de nous conduire vers des textes plus romanesques, où il se dévoile davantage tout en s'y révélant, de façon paradoxale, mieux que jamais. Tous ces textes,

<sup>9</sup> *Ibid.*, page 3.

<sup>10</sup> Éric Marty, « André Gide (1869-1951) », article de l'*Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 28 septembre 2017. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/andre-gide/>

ordonnés avec précision et mesure, vibrent continuellement d'une fièvre intérieure et d'une ardeur toujours plus noble et sans répit.

L'ouvrage s'ouvre sur une conférence prononcée à la *Libre Esthétique* de Bruxelles, le 29 mars 1900 intitulée « De l'influence en littérature ». Ce choix est des plus intéressants. En effet, de par son sujet – Gide propose une réflexion d'ensemble sur la question de la transmission – sa valeur argumentative et sa dimension didactique, le texte place d'emblée son auteur en position de sage, de passeur. Gide renforce cet « *ethos* » en s'évoquant profondément dans ces lignes et en rendant hommage à ses propres maîtres, dont Johann Wolfgang von Goethe. Surtout, ce texte possède un sens particulier en ce qu'il se place comme seuil du « *récit hypertextuel* » que constitue ce florilège. Gide y évoque son propre projet d'écriture, de façon « *filigranique* ». Ainsi de ce très beau passage sur l'influence du livre qui apparaît comme une mise en abyme de son propre projet dans les *Pages choisies*<sup>11</sup>. Il s'agit d'une forme de traité d'éducation simplifiée, où Gide met en garde ses jeunes lecteurs par des aphorismes emplis de lucidité : « *Ceux qui craignent les influences et s'y dérobent font le tacite aveu de la pauvreté de leur âme*<sup>12</sup>. » Il défend en particulier l'influence du grand écrivain, porteur de vérités universelles et guide pour la multitude. Il se peint ici avec finesse et avec tout l'art de la dissimulation en montrant que la volonté d'être influencé et la capacité d'influencer par son œuvre, ses écrits, sa vie est la marque des plus grands. La véritable préface de l'ouvrage réside dans ce texte programmatique.

Cette conférence liminaire trouve un écho particulier avec deux autres pages de l'ouvrage, respectivement extraites des *Nourritures terrestres* (1897) et de *Philoctète ou le traité des trois morales* (1898). Le premier propose un parcours au milieu des plaisirs du monde et de ses merveilles, en forme d'initiation d'un adolescent, du nom de Nathanaël, à un « *panthéisme* » fervent et « *immanentiste* » : « *Nathanaël, je veux enflammer tes lèvres d'une soif nouvelle*<sup>13</sup>. » Orchestrant une véritable « *scénographie* » de son rapport aux lecteurs, André Gide, en usant d'une écriture de la présence, de la sensation et de l'immédiat, poursuit son parcours d'éveilleur de conscience. Dans *Philoctète ou le traité des trois morales*, texte en forme d'apologue théâtral qui met en exergue l'opposition entre le destin d'une communauté, celle de la Grèce, et celui d'un individu, Gide amplifie la dimension argumentative et didactique

11 André Gide, *Pages choisies*, Georges Crès, « Bibliothèque de l'adolescence », Paris, 1921, page 7.

12 André Gide, *Pages choisies, op.cit.*, page 13.

13 André Gide, *Pages choisies, op.cit.*, page 183.

de son ouvrage, dans la plus pure tradition des morceaux choisis à usage scolaire, et poursuit l'élaboration implicite de son art poétique.

La seconde veine des *Pages choisies* est autobiographique. Ainsi retrouve-t-on des extraits de *Si le grain ne meurt* (1920) et de textes de voyage issus des *Nouveaux Prétextes* (1911), d'*Amyntas* (1906) ou inédits en volume. La place que Gide offre à *Si le grain ne meurt* se caractérise d'abord en termes volumétriques : plus de 70 pages, soit près d'un tiers de l'ouvrage. La prégnance de son parcours personnel est donc palpable, au sens strict du terme. Dans ce récit d'enfance, Gide replonge dans sa mémoire pour en extraire des lieux, des images, des sensations, des odeurs, des personnages, des anecdotes, des intrigues, des atmosphères qui ont structuré son existence, et donc son œuvre, en alliant la pureté du souvenir et une reconstruction de la mémoire par le biais de sa sensibilité romanesque. Il s'y montre dans toute son universalité, tous ses plaisirs, toutes ses passions, tous ses extrêmes comme l'exprime par exemple ce superbe passage relatif à ses parties de pêche à la truite en Normandie<sup>14</sup>.

Ce texte doit être lu en parallèle des récits de voyage – en Espagne, sur les bords du Bosphore ou en Algérie – où Gide propose les pages les plus brûlantes, bien que les plus implicites, de l'ouvrage. Il y évoque la chaleur du désert, les bruits et les odeurs de la nuit avec une « *prose poétique* » proche de l'érotisme qui ne trompe personne, en particulier les critiques de l'époque comme nous le verrons. Cette relation aux paysages qu'évoque Gide, c'est surtout l'évocation de sa « *révélation algérienne* » et de sa prise de conscience qu'il est fait pour tous les désirs de ce monde.

La troisième et dernière dimension de l'ouvrage gravite autour des récits et soties les plus significatifs de Gide. Ainsi, du *Voyage d'Urien* (1893), texte marqué par le symbolisme de sa jeunesse ; des *Rencontres*, où Gide apparaît en véritable conscience critique de son œuvre en proposant aux lecteurs des micro-portraits qui mettent en avant son don pour explorer la psychologie humaine, ses travers, ses failles et ses richesses ; des *Caves du Vatican* (1914), où il met en scène, dans une parodie des romans policiers de Gaston Leroux, le personnage d'Amédée Fleurissoire délicieusement ridicule, tout à fait à même de faire sourire de jeunes lecteurs mais aussi objet d'une réflexion sur les névroses et obsessions humaines ; ou bien encore de *La Porte étroite* (1909) où il magnifie, à travers la relation de deux protagonistes, Alissa

14 André Gide, *Pages choisies*, *op.cit.*, pages 90-91.

et Jérôme, une éthique du renoncement au désir même et propose l'alternative de l'« *oblation suprême* ».

Les *Pages choisies* semblent ainsi parcouru par une double logique : celle pour l'auteur d'effectuer un bilan de son activité artistique tout en unifiant son œuvre antérieure selon l'image qui lui convient et non suivant la simple logique chronologique. On peut observer une authentique « *poétique du choix* » à l'œuvre dans cet ouvrage, qui montre un homme suffisamment assuré de la qualité de son art pour opérer une sélection parmi ses écrits ; la fragmentation de son existence et de son œuvre trouvant ainsi leur unité et leur matérialité dans l'espace du livre. On y observe d'ailleurs une construction remarquable : de l'influence littéraire on passe à celle de l'enfance, du souvenir d'enfance à ceux des voyages, du voyage vécu à celui au milieu des plaisirs et des sensations... Chaque texte répond en écho à ceux qui le précédent et le suivent, développe un aspect de la poétique propre à leur auteur. La fragmentation devient dès lors la condition même de la réalisation de l'unité de l'homme et de l'œuvre, de l'« *épanouissement simultanée d'une structure et d'une pensée, [...] l'amalgame d'une forme et d'une expérience*<sup>15</sup>. »

### 3. Diversité des textes, pluralité des formes, unicité du style :

Dans ses *Pages choisies*, André Gide offre aux lecteurs toute sa palette de créations génériques et formalistes. Ainsi, passe-t-il d'une écriture argumentative, nourrie de maximes, pensées et autres aphorismes à la manière des Anciens qu'il a lu et connaît parfaitement, dans « De l'influence en littérature », à une poétique du micro-souvenir dans ses textes de voyages, fondée sur une esthétique de la prise de notes en forme de récits brefs proches du poème en prose ou du verset : « *La mer, que le soleil affleure se tient tout debout devant moi comme une paroi de lumière, une vitre de nacre irisée que, distincte à peine, la fine ligne des collines que la brume amollit et fait paraître spongieuses, encadre et sépare du ciel*<sup>16</sup>. » Il n'oublie pas de mettre en avant son génie dans la pratique du récit<sup>17</sup> et, plus encore, de la sotie<sup>18</sup>,

15 Jean Rousset, *Forme et signification*, José Corti, Paris, 1969.

16 André Gide, *Pages choisies*, *op.cit.*, page 157.

17 Texte relativement bref et toujours dépouillé, le récit gidien restitue l'évolution d'un drame sentimental ou moral dont le dénouement est, dans la plupart des cas, déjà accompli. Un narrateur y analyse le destin d'un ou deux personnages significatifs, plaçant le texte dans la tradition du « roman psychologique ».

18 Récit arbitraire et bouffon où l'auteur, avec une ironie grinçante, présente une méditation sur l'homme et la conduite de sa vie.

comme dans *Les Caves du Vatican*. Cette recherche formaliste, nous la retrouvons poussée à son paroxysme dans *Les Nourritures terrestres* au sein desquelles Gide mêle aphorismes, versets, lettres, poésie, récit, didactisme... L'« *hybridité formelle* » de ce texte est au service de la diversité des évocations proposées – paysages, odeurs, lumières – tout en constituant une mise en abyme parfaite de la composition même de ce « *florilège autographe* ».

Le terreau culturel qui façonne le style de Gide et sa pratique de la littérature est celui de l'humanisme et fait de cet émule de Montaigne, grand lecteur des Anciens, des Grecs en particulier, mais aussi de Virgile, le dernier des classiques. Mais, il a aussi formulé sa propre définition du classicisme qui est toujours triomphe sur le « *romantisme intérieur* » et par conséquent pudeur, litote, contrainte dans l'expression littéraire. Il a lui-même très vite condamné le « *pignochage* » de ses premières œuvres marquées par la recherche symboliste, pour se soumettre à une règle de dépouillement et même de « *banalité* ». Or, par une dernière contradiction, c'est à ce prix que son style est devenu entièrement original. L'étonnant, en effet, et cela est palpable dans ces *Pages choisies*, est que, semblant promettre une pureté insipide, la « *banalité* » de Gide révèle, à l'examen, l'usage d'un lexique très étudié où comptent quelques archaïsmes et des provincialismes – l'usage de la « *variation diatopique*<sup>19</sup> » permettant d'épaissir certaines évocations des racines familiales ou rendre plus intense le souvenir d'un voyage – et, en grand nombre, des néologismes parfois audacieux. ; de même sa syntaxe, au lieu d'être strictement régulière, multiplie les inflexions, les ruptures les plus variées et, parfois même, quelques hardiesses combinant purisme et incorrections. Mais, bien évidemment, ce n'est pas là recherche gratuite ni ornement surajouté. Gide sait parfaitement jouer de tous les rouages syntaxiques à sa disposition. Ainsi, dans ses récits de voyage, cisèle-t-il sa langue pour les portraits de personnages, la rendant plus ample et dense pour les temps de réflexion et de remémoration, ou offre-t-il une écriture plus « *sensuelle* », dans *Si le grain ne meurt* ou *Les Nourritures terrestres*, proche de l'érotisme<sup>20</sup>, part le parfum des images, l'ordonnancement des mots, et l'harmonie des sons. Le préfacier des *Pages choisies* évoque cette liberté de style, tout autant que la mesure et le sens de l'équilibre de Gide. Chacun des effets obtenus l'est au profit des « *nuances de la pensée* » et du « *frémissement dompté* » de la sensibilité. André Gide obtient ainsi la parfaite unité du fond et de la forme qui

19 La variation d'une langue selon la dimension spatiale est dite diatopique.

20 Insérer un extrait.

constitue un sûr critère de classicisme. Ces *Pages choisies* lui permettent donc d'apparaître également comme un des grands maîtres de la prose française.

Ainsi, tous les genres sont représentés dans cette auto-anthologie. Gide expose toute la diversité de son art, de l'herméneutisme de ses premières œuvres marquées par le symbolisme au dépouillement de ses textes les plus récents, à la façon d'un kaléidoscope révélant ses mille et un visages. Car cette diversité trouve toujours son unité dans la perpétuelle présence d'un auteur qui a, plus que tout autre, pratiqué l'aveu considéré comme un des beaux-arts.

\*\*\*\*\*

## II. Lectures et réceptions contemporaines des Pages choisies :

### 1. La croisade d'Henri Massis contre André Gide le démoniaque :

Héraut autrefois autoproclamé du « Parti de l'Intelligence »<sup>21</sup>, porte-étendard de la vieille garde conservatrice, maurassien de tendance catholique, Henri Massis<sup>22</sup>, coutumier du fait – la virulence de ses critiques à l'encontre de Charles Péguy lors de la parution des *Œuvres choisies* de ce dernier est restée dans les annales – lança, en 1921, une terrible offensive contre André Gide quelques jours avant même que ne soient publiées les *Pages choisies* – c'est peu dire que l'homme était bien renseigné. Elle partait d'un horizon alors très influent sur la scène littéraire et le monde politique de l'époque, celui de la droite intellectuelle, celle de l'*Action française*<sup>23</sup>.

Cette croisade rencontra un écho immédiat. Pour entrer en campagne, Massis prit prétexte de la double publication des *Morceaux choisis* et des *Pages choisies* de Gide début novembre 1921. Dans un article intitulé « *L'influence de M. André*

21 « Pour un parti de l'intelligence » est le titre d'un manifeste rédigé par Henri Massis et publié dans *Le Figaro* le 19 juillet 1919. Fortement imprégné par le maurassisme de l'*Action française*, il constitue la réponse des intellectuels de droite à la « Déclaration de l'indépendance de l'Esprit » rédigée par Romain Rolland et publiée le 26 juin de la même année dans le quotidien *L'Humanité*.

22 Henri Massis, né le 21 mars 1886 et mort le 16 avril 1970 à Paris, est un critique littéraire, essayiste politique, historien de la littérature et académicien français. D'obédience catholique et chantre de la droite réactionnaire, il est connu pour sa participation à l'*Action française*.

23 *L'Action française* est un journal royaliste français fondé à Paris le 21 mars 1908. Ce quotidien avait comme célèbre directeur Charles Maurras, chef du mouvement monarchiste « Action française », parfois désignée sous l'acronyme A.F., qui est à la fois une école de pensée et un mouvement politique nationaliste et royaliste d'extrême droite qui s'est principalement développé dans la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle en France.

*Gide* » et publié le 15 novembre dans *La Revue universelle*<sup>24</sup>, Massis identifiait ces deux anthologies personnelles comme les deux « *bréviaire[s] gidien[s] par excellence*<sup>25</sup> » - ou pour le dire plus clairement, les deux bréviaires du diable.

Qu'y avait-il de scandaleux dans ces *Pages choisies* ? Pour Massis, tout ! Le fond et la forme, l'intention et le style. L'article de Massis mérite qu'on s'y arrête, « *en raison de la pénétration hostile dont il fait preuve*<sup>26</sup>. » Pour Massis, il est clair qu'André Gide est un pervers, cela s'entend, et de surcroît un manipulateur. La perversité délimite son domaine ; elle caractérise un « *fond insoumis* », « *plein de choses effrayantes dont il remue la vase*<sup>27</sup>. » Gide, écrit encore Henri Massis, « *se plaît à l'anormal, aux régions inexplorées, marécageuses, riches en danger neuf*<sup>28</sup>. » Certaines pages lui sont plus particulièrement insupportables, ainsi des extraits d'*Amyntas* où Gide évoque les merveilles découvertes au cours de l'un de ses nombreux voyages en Algérie, lieu s'il en est de la révélation gidienne, ou des extraits des *Nourritures terrestres* au sein desquelles Gide, sous les traits du sage Ménalque, se place en figure de précepteur du jeune Nathanaël. Ainsi, dit-il, « *Éveiller le trouble qu'une âme portait en elle, lui en faire prendre conscience en se prêtant à demi, puis fuir dès qu'elle le presse, voilà tout l'enseignement d'André Gide, ce qu'il appelle son influence*<sup>29</sup> .»

Ce n'est encore que la moitié de la démonstration, car Henri Massis n'est pas seulement un professeur de morale ; il n'oublie pas qu'il est d'abord et avant tout critique littéraire. « *L'originalité de son analyse - ou de son « inquisition » - est de s'efforcer de saisir le fait gidien dans sa cohérence et comme un tout. Or chacun sait que le style c'est l'homme*<sup>30</sup>. » Chez André Gide, le classicisme est le style de la perversité. Car le classicisme, et Henri Massis ne l'apprend à personne, est un art de la litote, de ne dire qu'à demi, de suggérer au lieu de dire et pour mieux dire. « *Sa perversité, poursuit-il, est trop consciente, trop critique, pour n'avoir pas élu un art qui sait ne pas tout dire et où ses inquiétantes sincérités puissent s'abriter davantage. L'art*

24 *La Revue universelle*, fondée à Paris, est un périodique français, dont l'activité s'étend de 1920 à 1944, fondé par Jacques Bainville et Henri Massis, à la suite de la publication du manifeste « Pour un parti de l'intelligence » dans *Le Figaro* du 19 juillet 1919.

25 Henri Massis, « L'influence de M. André Gide », *La Revue universelle*, 15 novembre 1921, page 501.

26 Frank Lestringant, *André Gide l'inquiéteur. Le sel de la terre ou l'inquiétude assumée 1919-1951*, tome II, Paris, Flammarion, 2012, page 107.

27 Henri Massis, « L'influence de M. André Gide », *op.cit.*, page 506.

28 *Ibid.*, page 506.

29 *Ibid.*, page 506.

30 Frank Lestringant, *André Gide l'inquiéteur. Le sel de la terre ou l'inquiétude assumée 1919-1951*, tome II, Paris, Flammarion, 2012, page 107.

*classique exige, en effet, cette collaboration du lecteur où M. Gide trouve ses plus secrètes délices ; car Gide n'admet pas qu'on pénètre d'un coup vers ses étages privés ; il nous veut intelligents, attentifs à ses détours ; d'où ces demi-mots, ces réserves, toutes ces traverses qu'il dispose savamment pour se mieux dégager plus tard. Il nous entoure, nous accule, et nous contraint peu à peu à nous avouer pareil à lui-même, par toute la sympathie, par la subtile "connivence" qu'il faut lui consentir pour le rejoindre et nous perdre à sa suite<sup>31</sup>. »*

Enfin, Henri Massis lance l'estocade finale : « *Il n'y a qu'un mot pour définir un tel homme, mot réservé et dont l'usage est rare, car la conscience dans le mal, la volonté de perdition ne sont pas si communs : c'est celui de démoniaque<sup>32</sup>.* » Gide le démoniaque. Il n'y a pas à discuter avec un tel homme, le risque est trop grand ; il convient tout juste de l'exorciser, ou de passer vite son chemin en se signant. L'anathème est suivi de cette mise en garde à l'adresse des esprits peu prévenus ou trop indulgents : « *Et il ne s'agit pas de ce satanisme verbal, littéraire, de cette affectation de vice, qui fut de mode il y a quelque trente ans : mais d'une âme affreusement lucide dont tout l'art s'applique à corrompre. Nul signe en elle de désespoir, de repentir. L'idée même de pardon, de rémission possible semble insultante à son orgueil.* »<sup>33</sup>

La voix d'Henri Massis ne resta pas isolée. Parmi les nombreux et sonores « *aboiments de la meute<sup>34</sup>* », elle fut relayée par celle de René Johannet, chroniqueur littéraire, un temps ami de Charles Péguy, admirateur de Maurras, auquel revient la formule qui frappa le plus féroce André Gide, du « *scandale littéraire et moral le plus impuni de ce siècle.*<sup>35</sup> »

Cette prise de position d'Henri Massis, loin de ne constituer qu'une critique acerbe de Gide et de son œuvre, viscéralement animée par la haine et le désir de confrontation, reflète au contraire combien, après-guerre, Gide possédait de rayonnement et d'influence sur la scène littéraire de l'époque. Il devient dès lors la cible privilégiée de la presse d'extrême droite ce qui, bien loin d'empêcher la diffusion de son œuvre et de ses idées, a pour effet de le hisser définitivement à la place de maître des Lettres françaises dont l'influence va s'étendre sur plusieurs générations.

31 Henri Massis, « L'influence de M. André Gide », *op.cit.*, page 508.

32 *Ibid.*, page 508.

33 Henri Massis, « L'influence de M. André Gide », *op.cit.*, pages 508-509.

34 Frank Lestringant, *André Gide l'inquisiteur. Le sel de la terre ou l'inquiétude assumée 1919-1951*, *op.cit.*, page 111.

35 *Correspondance Gide-Curtius*, lettre 31, du 4 février 1922, pages 48-49.

Plus tard, il constaterait avec une visible satisfaction et un humour chargé de lucidité : « *Leurs attaques m'ont fait plus célèbre en trois mois que mes livres n'avaient fait en trente ans.* »<sup>36</sup> **Insister sur ce paradoxe : violence donne envie de lire.**

## 2. Le disciple à son maître : à fouiller

François Mauriac, catholique d'ouverture et fervent admirateur d'André Gide, trouva, en écho à la formule d'Henri Massis « *L'idée même de pardon, de rémission possible semble insultante à son orgueil*<sup>37</sup>. », que d'orgueil justement ce dernier n'en était pas exempt. Sa réponse, dans la revue *L'Université de Paris* du 25 décembre 1921, rappelle l'odieux bretteur au devoir d'humilité : « *Soyons humbles, Massis*<sup>38</sup> ! » Ce dernier oublie l'impératif évangélique si cher au cœur de Gide, et c'est sans doute pour cette raison qu'il l'a oublié : « *Ne jugez point, et vous ne serez point jugés*<sup>39</sup>. » Au point de vue inquisitorial de Massis, Mauriac oppose en effet la loi évangélique du pardon et les voies impénétrables de la Providence : « *Tout homme qui nous éclaire sur nous-mêmes prépare en nous les voies de la Grâce. La mission de Gide est de jeter des torches dans nos abîmes, de collaborer à notre examen de conscience*<sup>40</sup>. » Dans cette tentative, marquée autant par l'admiration que la fascination, de définir la mission d'André Gide, François Mauriac insiste sur la quête perpétuelle de vérité qui l'anime, le droit à la transgression qui fonde l'ensemble de sa vision artistique et sa volonté, toujours plus affirmée, d'être l'« *inquiéteur* » de son siècle : « *Belle fonction à assumer : celle d'inquiéteur*<sup>41</sup>. »

« *Gide démoniaque ?* », interroge Mauriac, avant de retourner l'accusation contre Massis et son clan : « *Ah ! Moins sans doute que tel ou tel écrivain bien-pensant qui exploite avec méthode l'immense troupeau de lecteurs et surtout de lectrices "dirigées", - et pas plus que Socrate, accusé de corrompre la jeunesse parce qu'elle apprenait de lui à se connaître*<sup>42</sup>. » L'analogie proposée par Mauriac, sous forme de comparaison entre la figure de Socrate et celle de Gide, renforce cette image

36 André Gide, *Journal*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », I, page 1267, à la date du 3 décembre 1924.

37 Henri Massis, « L'influence de M. André Gide », *op.cit.*, pages 508-509.

38 François Mauriac, « À propos d'André Gide. Réponse à M. Massis », *L'Université de Paris*, 25 décembre 1921, page 5 ; texte repris dans *Correspondance Gide-Mauriac*, document II, page 123.

39 « Évangile selon Saint Luc », in *Bible*, VI, 37.

40 *Correspondance Gide-Mauriac*, document II, page 123.

41 André Gide, *Journal*, *op.cit.*, page 1224.

42 *Ibid.*, page 123.

d'éveilleur de conscience, d'empêcheur de tourner en rond, et invite à lire nombre des textes proposés dans ces *Pages choisies* à destination des jeunes gens de l'époque comme une forme moderne – en ce qu'elle passe par l'intermédiaire de l'écrit et ne s'adresse pas à un individu particulier mais à un public plus large – de la « *maïeutique socratique* ».

Mauriac conclut son plaidoyer par un témoignage personnel, avant d'en appeler une nouvelle fois à l'humilité et à la clémence : « *Il me souvient d'avoir entendu Gide défendre le Christ contre Valéry, avec une étrange passion : attendons le jugement de Dieu*<sup>43</sup>. »

Dès qu'il eut pris connaissance de cet éloge, André Gide écrivit à François Mauriac une tendre lettre où il lui exprime sa reconnaissance émue :

Mon cher Mauriac,

Je ne puis vous dire, et vous ne pourrez savoir, combien votre article me touche. Depuis deux mois je ne reçois que coups... La plupart des attaques sont d'une sottise rassurante ; il ne me semble pas qu'on m'attaque vraiment ; c'est une caricature de moi que l'on brime ; mais cette fausse image s'accrédite, usurpe ma place et devient mon frère ennemi. Vous êtes le premier, le seul, qui osiez prendre un peu ma défense (je dis : oser, car il y faut du courage, vraiment) et je vous remercie de comprendre et de dire que mon grand crime est d'avoir toujours voulu être naturel, sincère et de bonne foi. Quel repos ! Quel répit, de lire enfin une appréciation qui ne soit point dictée par la haine<sup>44</sup>.

À noter, que cet article de François Mauriac devint plus tard préface à une œuvre d'André Gide : au prix de quelques allègements et suppressions, en particulier des apostrophes à Henri Massis, et sous le simple titre « *André Gide* », elle allait introduire en 1924 une édition abrégée des *Caves du Vatican* dans la série « Les Contemporains » chez Stock : *Lafcadio par André Gide. Épisodes des Caves du Vatican choisis par l'auteur*<sup>45</sup>. On retrouve de nouveau cette question du « *choix auctorial* » dans ce titre évocateur et cette volonté de Gide de guider ses lecteurs au milieu des méandres de son œuvre.

43 *Ibid.*, page 123.

44 *Ibid.*, lettre V, pages 64-65.

45 *Lafcadio par André Gide. Épisodes des Caves du Vatican choisis par l'auteur*, Paris, Stock, 1924, pages 7-12.

### 3. Un écrivain insaisissable et libre :

Au milieu des diatribes assassines, venues principalement de la droite réactionnaire, plusieurs voix s'élevèrent pour acclamer la parution des *Pages choisies*. Parmi elles, celle si sensible et passionnée de Félix Bertaux qui, dans un article élogieux, paru le 23 décembre 1921 dans l'*Ère nouvelle* sous le titre « Le démon d'André Gide », prend la défense du grand homme et en appelle à une compréhension plus profonde de son œuvre débarrassée des préjugés et des scories de la morale.

Il revient d'abord sur les attaques émanant des détracteurs de Gide, en particulier celle d'Henri Massis : « *Avant même qu'elles sortent de presse, les Pages choisies, d'André Gide, ont été saluées par une rageuse diatribe du très informé et bien pensant Massis. Tant mieux, tant mieux. De telles colères soulevées sont le signe qu'une œuvre est vivante, et qu'elle porte. Il était temps, d'ailleurs, que Gide devînt l'objet d'autres controverses que celles des cénacles. Son action – car action il y a, et puissante, et significative pour l'avenir – est en train de s'étendre aux hommes qui, en dehors de toute littérature, cherchent une orientation du cœur, de l'esprit*<sup>46</sup>. » Fin observateur et lecteur attentif de l'œuvre gidienne, Félix Bertaux souligne d'emblée la place fondamentale que ce « *florilège autographe* » revêt dans le paysage littéraire français et dans la production de son auteur. En effet - et il semble qu'il soit le seul à le percevoir avec une telle acuité - il comprend combien ce volume tient une place capitale dans la définition et la transmission de l'œuvre gidienne. Dès lors que les *Pages choisies* paraissent, leur auteur **accède à une notoriété qui lui était alors inconnue**, ses écrits rencontrent un **public plus large et divers**, et son œuvre devient la pierre angulaire du discours continu sur l'homme qui fait l'essentiel de la littérature française contemporaine. **Trouver des œuvres, preuves et des chiffres de vente !**

Il revient ensuite sur le caractère définitivement insaisissable de l'œuvre d'André Gide, née d'une compulsion joyeuse à brouiller les cartes et d'une certitude que le destin de l'artiste et celui de l'œuvre ne s'exaucent que dans le parcours total de tous les possibles : « *Pour se défendre de faire de l'action, de pousser dans un sens, pour vouloir l'acte détaché de conséquences utiles, "gratuit", Gide ne peut empêcher que chacune de ses pensées soit acte efficace, et qu'elle entraîne le lecteur à sa suite vers un*

<sup>46</sup> Félix Bertaux, « Le démon d'André Gide », *Ère nouvelle*, le 23 décembre 1921, page 1.

*des mille chemins à la découverte desquels il est parti. Mille chemins... Qu'il y en ait mille, voilà ce qui, précisément, désole M. Massis et ses amis. Ils n'acceptent pas que Gide ne soit à personne et ils le traitent de coquette. Ils n'admettent pas qu'il refuse de s'asseoir - on est si quîètement installé dans ce fauteuil - ni qu'il s'obstine à chercher alors qu'eux ont trouvé, et ils le disent démoniaque<sup>47</sup>. » Gide est l'homme de tous les possibles, de toutes les libertés, celui qui se joue des interdits pour se hisser à des hauteurs qui demandent aux lecteurs de se dépasser sans cesse : « *S'il fallait définir un auteur qui fait le désespoir des simples parce qu'il est indéfinissable, s'il fallait le saisir en un point, lui qui est insaisissable et se plaît à l'être, il n'y aurait pas d'autre mot que celui de liberté<sup>48</sup>. »**

Puis, il revient sur l'une des accusations les plus violentes adressées à l'encontre de l'auteur : celle d'être un agent de corruption qui pervertie la jeunesse. Mais, à l'image de François Mauriac, il voit plutôt en Gide un passeur prompt à (r)éveiller les consciences endormies de la jeunesse : « *Gide corrompt : entendez qu'il rompt le charme du narcissisme qui tient ensorcelée une partie de notre jeunesse, qu'il lui arrive de lancer une pierre dans la petite fontaine où se mirent et s'admirent ses principicules<sup>49</sup>. »*

Enfin, il achève ce portrait en évoquant la singularité première des *Pages choisies*, celle de constituer un parcours, orienté par l'auteur au milieu de sa foisonnante production, qui donne à voir toute la diversité de sa pensée, les variations de son style et la grandeur de son talent, l'un des plus séduisants du XX<sup>ème</sup> siècle : « *Vous l'aviez, dans les Nourritures terrestres, cru ivre de païenne sensualité : le voici dans La Porte étroite, amoureux d'ascétiques renoncements. Sa ferveur vous semblait devenue toute chrétienne : comtesse de Saint-Prix, tel Protos, il se joue de vous ; il rit d'Amédée Fleurissoire, il rit de l'héroïque croisade entreprise pour délivrer le pape prisonnier de la Loge dans les Caves du Vatican<sup>50</sup>. »*

\*\*\*\*\*

### III. La fabrique des lecteurs :

47 *Ibid.*, page 2.

48 *Ibid.*, page 2.

49 *Ibid.*, page 2.

50 *Ibid.*, page 2.

## 1. André Gide lecteur et commentateur de son œuvre :

Le regard neuf qu'André Gide apporte sur ses créations antérieures a pour effet de lui permettre de composer un livre au sein duquel l'« *invention* » thématique, la « *disposition* » des textes et l'« *élocution* » de détails sont renouvelés<sup>51</sup>. Bilan de trente années de création littéraire, les *Pages choisies* offre au génial prosateur l'occasion de redessiner les frontières de son œuvre, l'espace matériel de ses textes et le cadre du livre qui résume et exprime tous les autres. En effet, dans ce cas précis, l'auto-anthologie constitue une étape opératoire décisive dans l'évolution de l'œuvre autant que dans celle de l'auteur, de sa conception poétique et de sa vision de l'écrivain.

Surtout, l'ouvrage place l'auteur en position de lecteur et commentateur de son œuvre et de son existence passées. Cette (re)lecture auctoriale s'exprime en premier lieu au travers des choix effectués par l'auteur. Choisir - comme nous l'avons rappelé précédemment - c'est **retenir mais aussi exclure**<sup>52</sup> : le commentaire se fait donc dans le choix définitif des textes. Gide y propose un équilibre significatif entre « *les parties* » et « *le tout* » qui permet de voir se dessiner le sens de sa proposition générique tout en recentrant le discours autour du « *je* » biographique. Il n'hésite d'ailleurs pas à mettre en scène cette « *logique du choix* ». Ainsi de l'extrait de *Si le grain ne meurt* qui est particulièrement révélateur de la position de Gide. En effet, on y trouve en exergue la mention du terme de « *fragments* » qui insiste sur la dimension auto-réflexive de l'ouvrage. Nous sommes ici en présence d'un florilège inscrit dans un autre florilège, d'une forme de dédoublement, de mise en abyme du procédé de sélection à l'œuvre dans l'auto-anthologie. Ici, l'esthétique de la fragmentation est exposée explicitement par l'auteur.

Dans ses *Pages choisies*, André Gide s'observe et agit en poète - à l'instar de Jean Cocteau dans ses propres *Morceaux choisis* (1932) - en expérimentant l'expressivité de ses compositions, leur sens de l'équilibre, leur clarté sémantique et leur justesse stylistique<sup>53</sup>. De plus, l'instance d'énonciation ne cesse de varier et permet de métamorphoser le « *je* » individuel en « *nous* ». Le « *je* » du conférencier se fait

51

52 Comprendre ce qu'il a exclu et pourquoi ! Sous-partie de la thèse : logique et nécessité de l'exclusion !

53

l'écho du voyageur, du romancier, du dramaturge. Les *Pages choisies* sont en définitive l'espace le plus pur de la « *polyphonie textuelle* » et un lieu de dialogue remarquable entre l'auteur et ses multiples visages. Ainsi, il est possible de lire les *Pages choisies* comme une forme de « *post-face* » ayant pour objectif d'éclairer l'ensemble de la production gidienne puisque ce volume hors du commun réoriente toute la vision de l'œuvre de l'auteur et apporte un souffle nouveau à sa matrice sémantique. On y lit ainsi l'affirmation d'un écrivain qui souhaite asseoir définitivement son autorité littéraire, mais aussi morale, tout en faisant évoluer ses textes et son œuvre dans le sens de sa sensibilité actuelle et de sa vision de la littérature.

Enfin, Gide y montre que son identité d'homme et sa **plasticité d'auteur**<sup>54</sup> se construisent autour et par un réseau de textes devenus consubstantiels les uns des autres. Le choix des pièces montre que ce qui caractérise les diverses expériences gidiennes, c'est que chacune, loin d'effacer la précédente, s'ajoute au contraire à elle, comme pour mieux complexifier les choses. L'œuvre, ou devrais-je dire l'auteur, apparaît comme une forme de « *palimpseste* » vivant, en ce qu'elle ne fait rien disparaître, se métamorphose sans cesse, s'accumule sur une même page, l'existence de Gide lui-même, où elle renaît continuellement. Ainsi Henri Mitterand résume-t-il cette volonté d'André Gide : « *L'ensemble de l'entreprise gidienne peut se définir par le terme d'examen de conscience : tout avouer [...] par l'implicite du roman ou par l'explicite du journal, pour tout comprendre*<sup>55</sup>. »

## 2. Du public inscrit... :

Dans son *Journal*, le 1<sup>er</sup> décembre 1921, André Gide écrit : « *Je laisserai mes livres choisir patiemment leurs lecteurs ; le petit nombre d'aujourd'hui fera l'opinion de demain*<sup>56</sup>. » Pourtant, les *Pages choisies*, publiées un mois avant que Gide rédige ces lignes, déploient nombre de procédés afin d'inscrire intrinsèquement le lecteur dans la matérialité du livre.

En premier lieu, tout est fait pour suggérer aux lecteurs qu'il est face à un ouvrage inédit. Gide joue avec l'« *horizon d'attente* » des lecteurs de son temps, et

54 A définir !

55 Henri Mitterand, « André Gide », *La Littérature française du XX<sup>ème</sup> siècle*, Armand Colin, 128, Paris, 1996.

56 André Gide, *Journal, op.cit.*, page 1224.

même si la « *matière* » du livre leur est probablement connue, sa « *manière* » leur apparaît sous un jour neuf. Au bout du voyage, le lecteur a parcouru l'itinéraire personnel de Gide et il peut percevoir l'évolution d'un auteur qui est passé des attermoissements du passé à la lucidité pleine et entière du présent.

Bien évidemment, l'« *appareil paratextuel* » joue un rôle fondamental dans cette volonté d'inscrire le lecteur au sein même du livre : la couverture qui, par le titre de la collection « Bibliothèque de l'adolescence - Les auteurs vivants lus par les jeunes », détermine un cercle lectoral précisément circonscrit ; la préface qui définit le type de lecteur souhaité par André Gide, en montrant que la pensée et le style de Gide nécessitent un public fin, subtile et prêt à fournir des efforts pour en apprécier la saveur ; la note de l'éditeur qui mentionne explicitement le public visé. Ainsi de l'expression « *à l'usage* » qui montre que ce livre est un outil de penser, un partenaire de travail, un compagnon de route à destination de la jeunesse, tout en offrant au volume une dimension spirituelle et une valeur pédagogique qui ne sont pas pour déplaire à André Gide. Enfin, il est bien évident que le premier lectorat visé par cet ouvrage est constitué d'un champ social bien déterminé, celui de la jeunesse bourgeoise, principalement parisienne, ou cultivée. Cependant, André Gide tente de modifier subtilement cet horizon social afin de l'élargir davantage en se présentant comme l'exemple même de l'universalité. **Comment l'éditeur cherche à viser un public plus large ? Par quels moyens ?**

La fabrique ou l'inscription du lecteur est aussi intrinsèquement liée à la nature même de l'objet anthologique. En effet, on observe une véritable orientation du recueil que l'auteur présente sous une certaine tonalité, celle du bilan réflexif en forme de confession, afin de séduire le jeune lecteur et de l'attirer vers lui. De plus, les choix effectués sont des preuves tangibles de cette volonté de nouer un dialogue fort entre Gide et ses jeunes lecteurs auxquels il s'adresse en priorité. Ainsi de ce passage superbe sur les lectures de l'enfance dans *Si le grain ne meurt*, du portrait absurde d'Amédée Fleurissoire dans *Les Caves du Vatican*, ou du personnage du précepteur Ménalque dans *Les Nourritures terrestres* qui, plus que tout autre, évoque Gide s'adressant à son public. L'usage même de la syntaxe et du lexique exprime ce désir de séduire le lecteur et de le guider dans les méandres d'une œuvre et d'une existence multiples et contradictoires comme le prouve, par exemple, l'ouverture de *La Marche Turque* où le recours aux adverbes de lieu possède presque une « *fonction impressive* » en ce qu'ils

servent réellement à capter l'attention du lecteur afin de le guider et lui montrer ce qui mérite d'être observé, écouté et ressenti.

Par ailleurs, l'anthologie est au cœur du processus de transmission des textes et est partie prenante non seulement de leur diffusion, mais également de la formation des modèles. De fait, dans la plus pure tradition des morceaux choisis à usage pédagogique, André Gide oriente ses lecteurs vers des textes auxquels il accorde lui-même une **valeur de patrimoine**<sup>57</sup> méritant de surcroît un ancrage dans l'histoire littéraire. Pour preuve, ce petit billet de remise des prix, accompagnant la remise des *Pages choisies* à un certain Michel Neveux, élève au collège d'Avallon, comme récompense suite à son inscription au tableau d'honneur en l'année 1926. Cette pièce rare prouve la place essentielle tenue par cet ouvrage dans le paysage littéraire français en ses années d'après-guerre, et insiste sur son rôle et sa dimension pédagogique, puisque André Gide devient à proprement parler un « *classique* » scolaire, que l'on offre lors de la réussite à un examen.

L'anthologie apparaît ainsi autant dans sa visée « *rétrospective* » que « *prospective* ». En faisant le bilan du nouveau sur une période couvrant près de trente ans, elle pose des jalons pour l'avenir. Et dans le cas des *Pages choisies*, ces jalons sont matériellement mesurables puisque, avant le succès des *Faux-Monnayeurs*, les *Pages choisies* est un des livres d'André Gide qui obtient les meilleurs chiffres de vente, près de sept mille exemplaires sont écoulés entre 1921 et 1925, ce qui est considérable pour l'époque et surtout pour l'auteur. De plus, près de dix ans après sa publication, chaque parution gidienne rencontre un succès, même modeste, en librairie ce qui permet de mesurer, du moins peut-on le supposer, la valeur que possède cette publication dans la carrière d'André Gide. Ainsi, pouvons-nous affirmer que les *Pages choisies* constituent une authentique inscription textuelle du lecteur autant qu'une fabrique matérielle de ce dernier.

### 3. ...au lecteur invoqué :

Nous l'avons vu, André Gide et le volume lui-même, de par sa configuration et son esthétique, opèrent une sélection, effectuent un choix parmi les lecteurs, celui de la jeunesse. Mais, plus encore qu'un lecteur inscrit, l'auteur en appelle à des lecteurs

<sup>57</sup> Preuve quelque part ? Journal ?

désignés et élus. La préface de l'ouvrage en est l'indice le plus certain. En effet, elle agit à la fois comme une véritable « *captatio benevolentiae* » afin de fixer un certain horizon lectoral - on croirait entendre dans le bruissement des pages Charles Baudelaire s'adressant à son « *frère lecteur* » - et une prière à l'attention d'un lecteur transcendant. Ainsi, André Gide tente de dépasser l'« *inscription* » (paratexte, ordre des textes, personnages mis en scène) du lecteur par son « *évocation* » (adresse à ce lecteur modèle). De fait, les *Pages choisies* sont un exemple remarquable de la stratégie textuelle qui vise à construire un lecteur modèle, celui qu'Umberto Eco définit par ces termes : « *capable de coopérer à l'actualisation textuelle de la façon dont lui, l'auteur, le pensait et capable aussi d'agir interprétativement comme lui a agit générativement*<sup>58</sup>. » Ces *Pages choisies*, ouvrage unique mais aussi manuel de lecture, guide à l'adresse des jeunes gens afin de « *devenir* » des lecteurs attentifs de son œuvre, sont aussi pour Gide le lieu d'une expérience, à dimension mystique, celle du « *Lecteur* » véritable, dans son absolue profondeur et ses nuances infinies. Cet interlocuteur, autant fantasmé que sanctifié, André Gide n'a cessé de le rechercher depuis la parution des *Pages choisies* et il le nomme une dernière fois par cette formule, extraite de l'Évangile, « *le sel de la terre*<sup>59</sup> » lors de son discours de réception du prix Nobel de littérature en 1947, où il en appelle à la jeunesse éternelle qui refléurit après chaque désastre et dont la puissante attraction l'a aimanté jusqu'à son dernier souffle. F. Lestringant !

\*\*\*\*\*

### Conclusion :

Ainsi, André Gide, au travers de ces *Pages choisies* de son œuvre qu'il prit soin de sélectionner, de rassembler, et d'ordonner avec la finesse du poète, la profondeur du romancier et la rigueur de l'essayiste, invite à découvrir que sous l'arabesque la plus légère, la plus fuyante, elle cache un dessein grave et soutenu, que tant de complexité ne lui ôte pas son unité, que ses variations ont un sens, dessinent

58 Umberto Eco, *Lector in fabula*, Paris, Grasset, 1979, page 71.

59 « Évangile de Jésus-Christ selon Saint Matthieu », chapitre 5, verset 13.

une courbe, trahissent une évolution, fondent un tout harmonieux. Lorsqu'il paraît, le volume de *Pages choisies* a le poids d'un livre original, d'une œuvre capitale. Outre que des pages inédites dont la signification n'échappe à personne y jalonnent les récentes étapes de la pensée de l'écrivain, outre qu'il s'y révèle par l'extérieur et pour le public, on a l'impression de lire un livre intérieur, celui d'un recueillement qui précède et prépare le décisif élan<sup>60</sup>. Cette publication si singulière, fruit d'une volonté de transparence totale et d'un besoin profond de mener une authentique réflexion sur sa production passée, s'offre comme l'ouvrage le plus essentiel, le plus abouti d'André Gide. Né de l'épars, forme même de la fragmentation, objet de l'éclatement passé et de l'unité retrouvée, les *Pages choisies* réalisent l'harmonie parfaite du tout et de la partie réunies en un ouvrage à valeur d'œuvre totale. Enfin, plus que tout autre création gidienne, les *Pages choisies* furent pensées comme la matérialité d'un lien sacré entre Gide et son public, se voulurent objet d'un modelage, brûlant de désir, d'une fabrique authentique des lecteurs par le regard de celui qui n'a eu de cesse de les approcher, de les observer et de les comprendre.

Bien que l'influence d'André Gide soit difficile à apprécier, tant son œuvre est protéiforme, contradictoire et dérangement - cette perpétuelle oscillation, ce jeu de duplicité, ce désir perpétuel de surprendre ayant créé davantage une constellation de lecteurs qu'une phalange de disciples fanatiques - toute une génération, celle à laquelle s'adressent les *Pages choisies*, s'est laissée prendre à la séduction de ses divers masques : Roland Barthes, Jean-Paul Sartre, Jacques Lacan, Maurice Blanchot, Alain Robe-Grillet et tout le nouveau roman... Ainsi, ce que les contemporains peuvent retrouver en lui, c'est « *au-delà du moraliste et de l'immoraliste, une écriture totalement ouverte à l'énigme du désir, au questionnement sur soi, à la mobilité perpétuelle de l'être*<sup>61</sup>. »

Mais, c'est à André Gide lui-même qu'il convient d'offrir la conclusion de cette modeste étude, car personne mieux que lui ne saurait refermer ce qui fut découvert ce soir. Aussi, écoutons l'« Hymne en guise de conclusion », extrait des *Nourritures terrestres*, qu'il prend soin de placer à la fin de son ouvrage. Dans ce très court texte, un personnage féminin évoque les naissantes étoiles au crépuscule... et, par sa voix, André Gide nous invite à partager son regard, empli de tendresse, sur ses pages :

60 À citer ou à réécrire !

61 Éric Marty, « André Gide (1869-1951) », article de l'*Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 28 septembre 2017.  
URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/andre-gide/>

Je connais tous leurs noms, dit-elle ; chacune en a plusieurs ; elles ont des vertus différentes. Leur marche, qui nous paraît calme, est rapide et les rend brûlantes. Leur inquiète ardeur est cause de la violence de leur course, et leur splendeur en est l'effet. Une intime volonté les pousse et les dirige ; un zèle exquis les brûle et les consume ; c'est pour cela qu'elles sont radieuses et belles.

Elles se tiennent l'une à l'autre toutes attachées, par des liens qui sont des vertus et des forces, de sorte que l'une dépend de l'autre et que l'autre dépend de toutes. La route de chacune est tracée et chacune trouve sa route. Elle ne saurait en changer sans en distraire chacune autre, chacune étant de chaque autre occupée. Et chacune choisit sa route selon qu'elle devait la suivre ; ce qu'elle doit, il faut qu'elle le veuille, et cette route, qui nous paraît fatale, est à chacune la route préférée, chacune étant de volonté parfaite. Un amour ébloui les guide<sup>62</sup>.

... Celui d'un auteur qui aura mieux que tout autre su incarner, dans son œuvre et son existence, ce que littérature veut dire.

\*\*\*\*\*

62 André Gide, *Pages choisies*, *op.cit.*, page 287.